

LE JARDIN REVE

Naim Kattan

LA HANTISE DE L'IMPURETE, de la contamination, de la pollution est un des traits les plus permanents des civilisations de l'Orient sémite et de l'Occident, du judaïsme, du christianisme et de l'Islam. Lois diététiques, imposition de l'ablution, baptême ressortissent du même fonds — le retour à une innocence originelle, à une pureté pré-natale. La mort est la suprême saleté, l'ultime contamination. Aussi, toute vie en est déjà empreinte. Que la purification soit l'ablution quotidienne des mains au début de la journée prescrite par le judaïsme ou le lavement au seuil de la mosquée exigée des musulmans avant la prière, devient dans le christianisme le symbolique baptême, et l'eau bénite à l'entrée de l'église, il s'agit toujours d'un même point de départ : protéger la vie et faire reculer la mort, la purification étant la naissance recommencée. Il est donc question d'un retour, condition de la reprise. Retour à quoi? La Bible et le Coran sont bien précis. Les Juifs retourneront, s'ils méritaient la récompense, au jardin dont leur ancêtre et premier géniteur fût chassé et les musulmans retrouveront ce même jardin comme compensation de leur action, leur lutte pour l'affirmation de la loi divine dans ce bas-monde. L'Eden est donc un jardin, concret, reconnaissable, bien que lointain. Le christianisme décrète la résurrection des âmes. La vie se poursuit dans une éternité et le paradis est plus un état de l'âme qu'un lieu où les corps renaissent. Aussi le jardin n'est-il pas le lieu par excellence, fantasme et attente, qu'il occupe dans l'orient sémite. Certes, pour les nomades, parcourant l'infini désert du monde, le paradis est la nature amicale et accueillante, embaumant le parfum et prodigant la fraîcheur, oasis et rivage, lieu délimité, découpé dans l'aridité du désert. Dans l'Occident européen le jardin n'est plus le rêve mythique. Appendice d'une ferme ou extension du château — le retour ne prend pas la direction d'un lieu rêvé et mythique, mais celle, spécifique, d'une nature, aménagée pour le bien-être, domestiquée à l'usage de l'homme. L'Eden originel c'est la nature première, terre sauvage, non contaminée, dont la dureté n'est qu'un gage d'innocence.

Le retour à la nature est une constante de la culture occidentale. Dans le désert oriental, un tel retour apparaîtrait comme une douloureuse plaisanterie. Quelle nature? Celle à laquelle on cherche assidûment à échapper? Aussi est-il évident que la purification ne peut ni dans le judaïsme ni en Islam être un

baptême, un symbole. La nature alterne entre le désert assassin et le rivage où la vie est arrachée. Adam est chassé du jardin et Noé est ultimement sauvé du déluge. S'il s'enivre c'est pour célébrer, fut-ce dans l'excès, une vie précaire. La sensualité qui imprègne la Bible et le Coran est un choix, certes, mais quasi imposé par la fragilité de la vie. L'Occident entretient avec l'environnement un rapport d'alliance, de célébration mais aussi de restreinte et de méfiance. Dans leur contradiction, les dieux grecs attestent des liens ambigus de l'homme avec la nature. La résurrection n'est pas un retour à une nature enfin amicale et douce mais le début d'une vie autre, au-delà de l'espace. Le retour à la nature a donc pour objet d'imposer des restrictions à la sensualité qui atteint la vie par l'excès et abîme la nature par l'abus. Le jardin n'est pas le paradis perdu mais la forêt vierge et une ferme d'une perpétuelle fertilité. Il faut donc protéger la terre qui nous est donnée, retrouver son innocence, la sauver de l'altération.

Tout dérangement de l'ordre apparaît comme une menace à une pureté dégradée, aux prises avec une machine infernale qui inscrit sa perte comme une marque du progrès. La science, qui dès le dix-neuvième siècle, semblait dotée d'un pouvoir magique apte à contrôler, à juguler les méfiances de la nature était l'antidote et donnait au progrès une image acceptable. Non pas du retour à une pureté première mais comme l'arme dont dispose l'homme pour venir à bout de la dimension hostile de la nature, sa part cachée, ses déchets, ses saletés, ses microbes afin de lui donner une pureté nouvelle. Comme le corps, la nature pouvait être guérie de ses maladies, débarrassée de ses saletés. Et quand la machine a investi l'environnement, le retour à la nature est devenu un refuge du rêve. Les romantiques étaient des révoltés, des rebelles et, à l'endroit du progrès imposé, des passésistes. La nature non édulcorée, le bon sauvage étaient devenus l'idéal et surtout un chant et un thème littéraire. Aménager un lieu de refuge, fut-il rêvé ou retrouver, dans le retour sinon la retraite, une vieille complicité, une alliance malaisée. Ce retour à la nature était la grande entreprise d'un Occident qui commençait à entrevoir le bout de la route et qui redoutait que celle-ci ne fût une impasse. Le retour était surtout une tentative de conservation.

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE a transformé la crainte de l'Occident en doute. Et si le progrès était aussi celui de la machine de mort? Le soupçon s'est dès lors installé. Sur la voie du progrès les embûches étaient volontairement posées par des ennemis maléfiques, capitalistes, juifs. . . . Chaque idéologie découvrait l'ennemi à abattre. Si le communisme promettait un futur jardin, empruntant à l'Orient sémite la vieille quête messianique, le nazisme adopta comme dogme et élaborait comme programme le retour à la nature. Or cette marche vers la pureté perdue se faisait au son de la ferraille, au pas mili-

taire. C'est qu'entretemps, alors que l'Orient se dégageait péniblement des maléfices d'une nature hostile, maladie et misère, l'Occident finissait de mettre en place une nature seconde, la machine cédant la place à l'électricité qui à son tour ouvre la porte à l'électronique et à l'ordinateur.

Chassé du jardin, l'homme occidental a mis des siècles pour contrer la malédiction biblique : il ne gagnera pas son pain par la sueur de son front. Systématiquement, il trouve dans la nature, grâce aux ressources de son esprit, une énergie qui lui évite l'effort et qui décuple la sienne. De la roue à l'avion, de la charrue au robot, l'homme a réussi à domestiquer la nature. Or, celle-ci existe toujours, autonome, ou dans un recoin de l'esprit. L'environnement étant en tous points secoué, la nature de la vie quotidienne est seconde. Le son est électrique, et l'on ne sait plus dans le champ visuel ce qui est l'imitation : l'image électronique ou les routes et les édifices qui en sont le décalque. Les lieux préfigurent l'écran qui à son tour les reflète. A force de vouloir se libérer des servitudes domestiques on a fini par manger des produits de fabrication industrielle qui, par rapport aux fruits et aux légumes sont des succédanés. Même là, la chimie a transformé les produits de la terre en produits d'une nature seconde.

La puissance de récupération du commerce est telle que même les produits dits naturels, contre-partie d'un abus d'alimentation chimique, ont fini par être incorporés au circuit industriel. En Amérique du Nord, la résidence secondaire, à la montagne, au bord de la mer ou à proximité d'un lac ne pouvait plus mener au seuil de la nature. La porte est largement ouverte et l'on retrouve à cette campagne aménagée une dimension de la ville. Ce n'est même pas une évasion dans un lieu autre fut-il partiellement le produit du rêve. L'Europe en est encore à ce stade — à la sortie du bureau, au terme de la semaine, se précipiter dans la voiture pour aller enfin respirer, pendant un ou deux jours, l'air pur de la nature. En fait, on n'accomplit qu'un déplacement et l'on croit au changement, à un départ, à l'arrivée à un lieu autre, à un ailleurs.

L'Amérique semble épuiser le soulagement que l'on trouve dans ce mouvement. Et si on évitait l'agitation ? Si on restait dans un appartement en ville avec les derniers outils de la technologie du son et de l'image ? Avec les plantes d'intérieur on peut même introduire la nature dans la maison. Et l'on se met à parler aux plantes, domestiquant ainsi une nature dont on a à jamais saccagé la virginité. Et la quête de l'innocence perdue reprend de plus belle. Les intellectuels ne se contentent plus d'aller au bord d'un lac pour un week-end. Ils quittent la ville. La campagne sera la vraie nature, ils s'installeront sur une ferme, réhabiliteront le sol délaissé par des paysans à l'affût des dernières découvertes technologiques de l'industrialisation de l'agriculture. Or on ne peut plus revenir à la charrue des ancêtres et dans les fermes les plus excentriques on ne retrouve plus la nature sauvage. D'ailleurs, les citadins ne peuvent faire vivre leurs fermes qu'à coup

d'argent gagné à la ville. Et là, ils ne se privent ni du téléphone, ni de la télévision.

Ce nouveau retour à la terre qui entend se situer au-delà du rêve romantique ou des prescriptions idéologiques apparaît dérisoire. Cette nature qui se veut réelle, n'est qu'un lieu de travail, volontairement archaïque mais qui ne l'est qu'en apparence. Une nature seconde produite par la machine et bientôt par l'ordinateur est venue s'y superposer, pour enfin, l'encadrer et la reléguer à un souvenir et, au mieux, à une survivance nostalgique, un rappel. Une voiture conduit à la ferme où l'on dispose de tracteurs, d'appareils ménagers, de télévision et un jour prochain d'ordinateur.

Le jardin rêvé pourrait être s'il ne l'est pas déjà le produit de la même machine qui le rend onirique. On revient de cette nature comme si le retour, sans structure idéologique n'est qu'une illusion momentanée. Or, le mouvement écologiste tente de donner à cette impulsion, à cet instinct de conservation, un cadre cohérent. Même si ce mouvement fait élire des députés au parlement européen et présente un candidat à la présidence de la France elle se heurte à une impasse. Il est tout à fait évident que l'idée du progrès continu a fait son temps. Toute invention, toute découverte même celles qui guérissent des maladies ont une dimension négative. On a beau dire que la technologie est là pour rester et qu'il nous appartient à la contrôler, on en est aussi les jouets et les victimes. La résistance à l'envahissement technologique peut en retarder le mouvement sans l'arrêter, nous rendre plus attentifs, plus vigilants, sans nous donner la maîtrise du nouvel environnement.

Comme les précédents, la nouvelle technologie de l'ordinateur, annonce-t-on de toute part, va bouleverser toutes nos habitudes physiques et mentales. Est-ce la relance de l'idée du progrès? Les armes de plus en plus sophistiquées incitent à la prudence. Des voix s'élèvent pour espérer et réclamer le contrôle par l'homme de la technologie qu'il a mise au point. Devant l'impuissance, le peu d'espoir d'y arriver, on transforme certains ingrédients, divers sous-produits de cette technologie en jeu. Le rêve est relancé. Des films, des jouets électroniques utilisent l'ordinateur. On peut désormais jouer tout seul aux échecs et tenter de battre le nouvel adversaire plus redoutable que tous les autres: l'ordinateur. Des robots nous sont présentés à l'écran, grand ou petit, et l'on assiste à de nouvelles guerres, dans l'espace, sur des planètes imaginaires où des monstres en acier agissant sous l'impulsion de l'électricité tuent et sauvent, détruisent et protègent les habitants de notre planète. Une nouvelle littérature prend forme. La science-fiction n'est pas uniquement un innocent divertissement. C'est une tentative parfois désespérée, malgré ses apparences ludiques, d'aborder le réel, de l'intégrer à une existence quotidienne qui prend de plus en plus la forme d'une répétition, d'une pièce condamnée à n'être jamais jouée ou d'une métaphore qui renvoie à elle-même, ultime redondance qui ne masque pas le non-sens.

Le rêve d'un jardin, d'une nature autre, innocente et vierge, non touchée encore

par cette nouvelle barbarie technologique persiste. Ceux qui en ont les moyens vont le chercher dans des îles lointaines, plages ensoleillées et vestales soumises qui n'ont pour fonction que de danser et de laisser entrevoir une sensualité non-encore ensevelie sous le poids de l'électronique et du béton. L'industrie touristique s'est emparée rapidement de cet espace de rêve. Des clubs sont aménagés pour l'encadrer, pour que l'illusion soit délimitée et surtout pour qu'elle devienne lucrative. Et au coeur de l'univers de béton prolifèrent les plantes vertes. Tout nouveau bureau où les fenêtres ne s'ouvrent plus et où, même en plein soleil, l'on ne peut plus éteindre la lumière, des plantes sont posées à des endroits désignées, comme des jalons d'un réel que l'on fait surgir du coeur du béton, afin que notre impulsion de travailler, de mouvement et de dépense ne nous apparait pas, parfaite redondance, métaphore vide, totalement futile. L'on se prend à toucher ces grandes feuilles vertes éparpillées dans le nouvel espace fermé pour s'assurer qu'elles ne sont pas, comme le reste, en plastique, un autre produit de la machine. Les plantes vertes sont nécessaires pour que nous puissions respirer l'air confiné. Elles nous rappellent que le jardin, notre rêve antique et persistant, n'est pas un vestige archéologique mais existe encore, fut-il soumis au règne de l'électricité et du béton, dans un environnement vivant.

La technologie nous dispense en contrepartie de ses menaces et de ses promesses, nos rêves et nos jeux. Nous croyons en jouant avec de nouvelles machines que nous nous jouons d'elles alors que nous acceptons une fois sur deux d'être ses jouets. Notre rêve d'un futur radieux alterne entre le jardin sauvé, perdu dans le béton et l'électricité et le monstre électronique devenant notre robot serviteur. C'est la fuite en avant ou le refuge dans un retour à l'inaltérable. Nous sommes assaillis par l'éphémère dans un mouvement si rapide que nous ne parvenons pas à en capter ni le sens ni la direction. Nous croyons nous retrouver, par le retour à une permanence. La succession vertigineuse d'images, d'appareils, de rêves fabriqués n'élimine pas l'oubli mais le rend acceptable. Le jardin nous apparait alors comme l'ultime lieu où le repos est encore possible. Autrement, nous nous adaptons au mouvement de chaque nouvelle machine et nous nous condamnons à une perpétuelle agitation qui n'est qu'un aménagement de l'oubli.

Dans le désert premier, l'homme rêva d'un jardin où repos et oubli étaient dépassés. Dans l'Eden, le temps est aboli et le travail inutile. Ce jardin, a-t-il existé sauf dans le rêve, l'un des plus vieux que l'homme ait enregistré? Le rêve le plus persistant aussi puisque la promesse d'un paradis est continuellement renouvelée. Chassés du paradis, nous nous battons pour préserver notre mémoire et pour redécouvrir un lieu, semblable au jardin perdu où nous retrouverions le repos. Notre désert est-il différent tout peuplé qu'il est de machines et de béton? L'aire du jardin rêvé se rétrécit, devient une dimension de notre esprit, jardin secret, mais une promesse toute aussi puissante que l'Eden premier.

UNE INCURSION EN EXTREME-ORIENT ne fait qu'accentuer dans notre esprit la spécificité du jardin en Occident. Né à Bagdad, je me suis toujours considéré, du moins de par mes origines et de par les sources de ma culture comme un oriental. Me trouvant à Xian, en Chine j'ai demandé de visiter la Mosquée. Surprise double et double révélation. La Mosquée ne se distinguait des édifices chinois que par les inscriptions sur les murs du texte coranique en arabe. Pour le reste, c'était la Chine. Même le minaret n'était qu'un toit chinois avec les extrémités en bois et les couleurs des palais, des résidences et autres pagodes. Deuxième révélation : mes hôtes s'adressant à moi, me traitait en Occidental. Certes, Canadien d'adoption je le suis mais, lisant dans la langue d'origine des sourates qu'ils ne pouvaient pas eux-mêmes déchiffrer, je tentais d'affirmer mes origines. Or pour les Chinois, j'étais bel et bien Occidental car pour eux l'Occident commence en Inde. Outre la relativité des notions et des concepts d'origine cette révélation m'apprit à revoir mon jardin. Une visite à la ville jardin Su Sho m'en donna l'occasion. Lors de ma visite j'entendis un touriste européen s'exclamer : les Chinois n'aiment pas la nature. A première vue, tout lui donne raison. Toutes les apparences. Voici le pavillon de la contemplation de la lune et là derrière une fenêtre, un arbre, des branches penchées sur un jet d'eau. Un ruisseau qui coule sinueusement émettant un bruit doux dans sa lente chute. J'en suis séparé par une cloison. Trois fenêtres en formes différentes, hexagonales, carrées et rondes m'offrent une triple vision de l'arbre. J'avance comme dans une succession d'images, un film qui se déroule dans une préhistoire du cinéma.

Le grand art, en Chine a pour élément la nature. Des coquillages, des stalactites, des branches, des fleurs et des fruits séchés. Le tout arrangé avec une dextérité qui n'a d'égale que la patience dans cette constante refonte de la nature. Là il n'y a de nature que manipulée. Si le jardin d'Eden existait il serait tout autant qu'en Occident le produit de l'imaginaire et du désir mais son point de départ serait le point d'aboutissement biblique. C'est un Adam disposant de toutes les ressources de la connaissance et de la ruse qui en serait le fabricant et le metteur en scène. Le grand art c'est d'enfermer dans un cadre entre un carton et une glace, fleurs et plantes découpées, séchées et qui offrent une vision de beauté où tout est pensé, fabriqué ou rien n'est à l'état sauvage, ou rien n'est laissé au hasard.

La nature est un spectacle. Un spectacle fabriqué et l'on aménage des lieux, des promontoires, des pavillons pour le contempler. On n'aime la nature que domestiquée, refaite, reconstituée. Le jardin n'est donc pas un rêve de la préhistoire, un Eden qui pré-existerait à l'homme et à la destruction d'une paix première, d'un calme d'origine. Le jardin est l'apogée du travail et de l'effort, la

proclamation de la victoire de l'homme, de son asservissement de la nature à son confort et à son imaginaire.

Dans sa nouvelle *Le prêtre du temple de Shiga et son amour*, Yukio Mishima écrit: "Vue comme un microscope et projetée à l'échelle des astres, la fleur de lotus peut devenir le point de départ de toute une théorie de l'univers, de fournir le moyen par lequel percevoir la Vérité. Il faut d'abord savoir que chaque pétale compte quatre-vingt quatre mille nervures et que chaque nervure répand quatre-vingt quatre mille lumières."

J'ai visité à Tokyo un temple shintoïste et un temple bouddhiste. Là encore la nature est domestiquée, aménagée. Par la contemplation infinie d'une fleur, on échappe à l'espace, on ne le transforme pas en imaginaire, mais on épouse sa réalité qui est dépassé par son apparence et l'on atteint l'au-delà en s'intégrant à la substance de la fleur, de l'étang, des arbres. Il n'est pas question de symboles. Car l'univers n'est pas l'au-delà de la nature mais la nature elle-même qui dans sa substance réelle est l'au-delà. L'univers n'est pas l'ailleurs, c'est le lieu aménagé, refait afin que la contemplation puisse trouver son foyer, son point de concentration et éviter la dispersion.

Je n'ai pas voulu étudier les religions ni les cultes qui ordonnent cette contemplation et lui octroient sinon un sens du moins une continuité. J' ai cru que je pouvais connaître ces religions et ces cultes en les étudiant, pour découvrir une différence, peut-être et sans doute pour la confirmer. Mais avant de réduire cette nature à la contemplation à laquelle on me conviait, je voulais, naïvement, candidement, épouser la simplicité du geste qui en obéissant au culte, lui échappe. Je ne connaissais ni le culte, ni ses exigences gestuelles. Je me suis mis à côté des autres qui devant le temple de bouddha jetaient une monnaie puis frappaient des mains et se courbaient légèrement. Mimétisme ou puissance d'une tradition qui a traversé l'épreuve des siècles pour acquérir une existence propre et autonome? Je frappai des mains et m'inclinai légèrement. Je ne pensais ni à mon Dieu ni à une divinité. Le geste se suffisait à lui-même. Le lien suscitait l'environnement et j'en faisais partie. Cette nature n'était pas la mienne mais l'espace d'un moment, mes mains claquaient. Je l'accueillais et je croyais qu'elle répondait à mon accueil.

